

« L'université allemande dans les années trente : notes autobiographiques »

Raymond Klibansky

*Philosophiques*, vol. 18, n° 2, 1991, p. 139-157.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027156ar>

DOI: 10.7202/027156ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## INTERVENTION

### L'UNIVERSITÉ ALLEMANDE DANS LES ANNÉES TRENTE

#### Notes autobiographiques \*

par Raymond Klibansky

Parler de l'université allemande au cours des années trente, c'est parler de sa grandeur et de sa misère.

Du temps de sa grandeur, ce qui caractérise l'université allemande, c'est le prestige social du *Herr Professor* que l'on ne peut guère imaginer dans les pays où le titre de professeur n'est qu'une étiquette professionnelle.

Vers la fin du dix-neuvième siècle, un jour qu'une foule d'ouvriers protestaient bruyamment contre les autorités municipales de Heidelberg, sur la place devant la maison du Professeur Kuno Fischer, auteur de la fameuse *Histoire de la philosophie moderne* en dix volumes, celui-ci apparut sur son balcon et, de sa voix de stentor, roulant les « r » à la façon des acteurs, il s'écria: « Ich habe einen Ruf nach Jena » (« J'ai une offre à l'Université d'Iéna »). Impressionnée, la foule se tut et se dispersa en silence.

---

\* **Note de la rédaction:** Historien renommé de l'histoire de la philosophie et de la culture, Raymond Klibansky est professeur émérite de l'Université McGill, où il fut Frothingham Professor de Logique et Métaphysique de 1946 à 1975; il fut aussi professeur invité d'histoire de la philosophie à l'Université de Montréal, de 1947 à 1968. Ce texte est celui de la conférence prononcée par le professeur Klibansky à l'Université du Québec à Montréal le 24 avril 1991, à l'occasion de l'attribution qui lui fut faite par cette université de la « Reconnaissance de mérite scientifique ». C'est avec un très grand plaisir que nous la publions ici.

Il suffit de se demander quel poids aurait aujourd'hui, aux yeux d'employés sur le point de faire grève, la menace de s'en aller d'un professeur!

Il ne faut pas croire non plus que le prestige du professeur et celui de l'université était limité à une ou deux grandes institutions. Si, en France, Paris est le centre, surtout depuis que les grandes Écoles s'y sont établies: l'ÉNA, l'École Normale Supérieure, l'École Pratique des Hautes Études, l'École Polytechnique et d'autres, en Allemagne, en revanche, chaque université avait maintenu son caractère spécial, son individualité, sans souffrir du prestige de Berlin. C'est ainsi que Göttingen était le centre mondial des sciences mathématiques et physiques, la Mecque des jeunes mathématiciens du monde entier, le lieu de naissance de l'algèbre moderne qui attirait les plus brillants parmi les jeunes savants, comme les Français André Weil, Jacques Herbrand, Jean Cavailles, Claude Chevalley. D'autres institutions sont devenues fameuses pour la psychologie, comme Leipzig au temps de Wilhelm Wundt, la médecine, l'histoire de l'art ou les études classiques. La petite ville de Marbourg, par exemple, lieu du renouveau de la philosophie kantienne, était un centre européen fréquenté, bien avant la première guerre mondiale, par l'espagnol Ortega y Gasset et par le jeune écrivain russe Pasternak.

Ce prestige s'étendait aussi à ceux des plus jeunes enseignants qui avaient atteint le but convoité, la *venia legendi*, c'est-à-dire le droit d'enseigner à l'université comme membres réguliers du corps professoral. Ceux qui avaient le titre de *Privatdozent* ne touchaient certes pas le salaire d'un professeur en titre mais en avaient la plupart des droits. Un siècle plus tôt, Schopenhauer donnait ses cours de *Privatdozent*, à Berlin, aux mêmes heures que Hegel, le grand professeur qu'il détestait, et personne ne pouvait l'en empêcher. Il avait simplement moins d'étudiants.

Ce prestige m'a été utile, au début de la dictature nazie, un jour qu'un détachement de jeunes miliciens armés, qu'on appelait les « chemises brunes », avait envahi, avec des intentions très peu amicales, le restaurant près de l'université où je déjeunais. On soupçonnait à tort cet établissement de servir de cache d'armes. Une vieille serveuse s'est lancée entre le chef des miliciens et moi et s'est écriée en patois du pays: « Aber dem Herrn Privatdozenten könne Se doch nix antue! » (« Mais à M. le *Privatdozent*, vous ne pouvez rien faire! »). Il a reculé.

Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que les choses se seraient déroulées ainsi plus tard.

Cet incident a eu lieu à Heidelberg, où j'étais arrivé, jeune étudiant, à l'âge de 17 ans. Cette ville, dominée par la grande ruine du château, évoque le souvenir des poètes romantiques et des artistes dont elle était le lieu de prédilection.

Hölderlin a écrit:

Depuis longtemps je t'aime et je voudrais pour mon plaisir  
T'appeler mère, et t'offrir un chant sans apprêt,  
Ô toi des villes de ma patrie  
Que j'ai pu voir la plus champêtre et la plus belle

En remontant davantage dans le temps, Nicolas de Cues avait commencé ses études à Heidelberg en 1416. Comme étudiant, j'avais établi le plan de la publication de ses oeuvres. Ce projet fut parrainé par le professeur d'histoire de la philosophie, Ernst Hoffmann, ainsi que par le théologien Hans von Schubert, et accepté par l'Académie des Sciences dont je devins assistant en 1928. En préparant l'édition de la *Docte ignorance*, qui fut attaquée par le Recteur de l'université, Jean Wenck, le célèbre aristotélicien du temps de Nicolas, je me suis aperçu que mon bureau, dans lequel je travaillais à l'édition du texte attaqué ainsi qu'à la fameuse *Apologie*, se trouvait précisément sur le terrain de la maison qui avait appartenu à Wenck et dans laquelle il avait formulé son attaque.

Près de là s'était formée, dans la deuxième moitié du quinzième siècle, la Solidarité Rhénane des écrivains humanistes et là avait enseigné, appelé par l'Électeur palatin, Rudolph Agricola, critique de la logique aristotélicienne, qui s'était fait champion de l'importance de la rhétorique dans son *De inventione dialectica*.

L'étudiant de philosophie à Heidelberg ne pouvait oublier que le château qui dominait la ville avait été la demeure de la famille de la Princesse Elisabeth, la correspondante admirée de Descartes. Celui-ci, en répondant à ses questions pertinentes, à partir de 1643, tâche de lui expliquer comment l'âme, substance pensante et immatérielle, peut mouvoir le corps.

Une trentaine d'année plus tard, le Prince-Électeur du Palatinat offre une chaire à Spinoza, le philosophe suspect aux orthodoxies. Celui-ci refuse pour garder sa liberté.

C'est dans cette université que se trouvait l'auditoire où Hegel avait prononcé, en octobre 1816, sa fameuse introduction

à *L'Histoire de la Philosophie* qui se termine par ces mots: « Le courage de la vérité, la foi dans le pouvoir de l'esprit, est la première condition de toute étude de la philosophie. Si l'homme, puisqu'il est esprit, peut et doit se juger digne de ce qu'il y a de plus élevé, il ne pourra jamais assez estimer la grandeur et le pouvoir de son esprit... L'être caché et clos de l'Univers n'a pas suffisamment de force en soi pour résister au courage de la connaissance. Cet être doit s'ouvrir à lui, lui dévoiler ses richesses et sa profondeur et l'amener à en jouir ».

C'est là aussi où Hegel avait créé le terme « *Geschichtlichkeit* » (historicité), employé dans la correspondance entre Dilthey et le comte York von Wartenburg, et dont je parlerai plus tard.

Le souvenir des poètes romantiques du début du dix-neuvième siècle qui avaient choisi Heidelberg comme demeure évoquait également celui de l'ouvrage monumental qu'ils considéraient comme leur Bible: *Symbolique et mythologie des peuples anciens, surtout des Grecs*. Cette oeuvre de Georg Friedrich Creuzer, professeur d'études classiques à l'Université, éditeur du *Traité du Beau* de Plotin et ami de Hegel, a été vivement attaquée par les philologues empiristes et rationalistes mais a donné droit de cité au mythe et a inspiré la *Philosophie de la mythologie* de Schelling ainsi que les écrits innovateurs de Bachofen.

À Heidelberg aussi, dominant la rivière Neckar et en face du château, se trouvait la maison de Max Weber où il avait reçu Georg Simmel, le philosophe de la normativité de l'éthique individuelle et le fondateur de la sociologie de l'action, ainsi qu'Ernst Troeltsch, théologien protestant et philosophe de l'histoire, la maison où avait eu lieu les discussions avec le jeune hongrois György Lukacs avant la première guerre mondiale quand celui-ci préparait ses deux oeuvres fondamentales, *L'Âme et les formes* et *La Théorie du roman*. Lors de mon arrivée, en 1923, Weber était déjà mort depuis trois ans, mais en esprit, il était toujours présent dans sa demeure que je fréquentais en tant qu'ami intime des neveux qu'il avait adoptés. Sa veuve me considérait comme un membre de la famille et mon premier travail a été de l'aider à corriger les épreuves de *Économie et Société*.

Elle continuait les fameux « jours » de son mari en invitant, toutes les deux semaines, le dimanche après-midi, des professeurs, des écrivains et des artistes de la ville tels que Gustav Radbruch, philosophe du droit, ancien ministre socialiste de la Justice et réformateur du Code pénal, ou Karl Mannheim, l'auteur d'*Idéologie*

et *Utopie*, le maître de la nouvelle sociologie de la connaissance qui prétendit servir de guide spirituel à une intelligence européenne déracinée. Venaient aussi des savants de passage tels que Lujo Brentano, le frère du philosophe Franz Brentano, et Werner Sombart, l'auteur des trois volumes sur *Le capitalisme moderne* et d'un ouvrage traduit en vingt-quatre langues: *Le socialisme prolétaire*. Je devais faire les honneurs de la maison, puis j'assistais aux discussions sur les thèmes chers à Weber, la situation créée par la désagrégation du christianisme, ses effets sur la mentalité occidentale, les problèmes d'un monde désenchanté, la structure de la société actuelle et l'inquiétude spirituelle de l'homme contemporain. En outre, on s'attachait à examiner l'opposition entre l'éthique de responsabilité et l'éthique de conviction. On abordait également les problèmes se rattachant au caractère même de la science, tels que Weber les avait formulés dans son fameux discours « *Wissenschaft als Beruf* » (*Science comme profession*), où il s'était élevé contre les doctrinaires de tous genres et les apôtres des fois nouvelles et avait condamné les jugements de valeur dans la présentation des faits. Le professeur, avait-il proclamé, n'est ni un prophète, ni un « *Führer* »; sa tâche est de promouvoir l'esprit critique, et l'on citait sa remarque que, parmi tous les genres de prophétie celle du professeur est la seule qui soit tout à fait insupportable. C'est le concept de la « *Wertfreiheit* » — le postulat d'exclusion des jugements de valeur dans toute discussion scientifique — qui donnait lieu à de vives discussions avec ceux qui soutenaient que la formation même des théories est liée à la raison pratique et implique sans le vouloir de tels jugements.

Dans un autre grand salon, je voyais l'ami d'André Gide, l'historien de la littérature, Ernst Robert Curtius, qui, en 1923, a présenté l'oeuvre de Proust longtemps avant la publication de la fin d'*À la Recherche du temps perdu* et qui, dans son oeuvre, *L'esprit français dans la nouvelle Europe*, a opposé au préjugé de la prédominance légitime d'une culture nationale l'idée d'une communauté spirituelle européenne qui soit comme une harmonie polyphonique.

« *De nobis ipsis silemus* », « de nous-mêmes nous nous taisons » était la bonne maxime de Francis Bacon. Mais je cède à l'aimable demande qui m'a été faite et dois donc parler de moi-même.

Quand je suis arrivé comme étudiant à Heidelberg, mon intention était de comprendre ce qu'est l'homme. Pour cela, il

fallait évidemment commencer par le commencement, non pas par la philosophie en général, mais par la pensée grecque. Pour la posséder à fond, il ne suffisait pas de lire les textes des philosophes mais il fallait comprendre la langue à partir des poètes, sans négliger l'expression visible de l'esprit dans l'art. Comme cours supplémentaire, je m'étais inscrit dans le séminaire d'un des plus grands archéologues du siècle, Ludwig Curtius, séminaire fréquenté par un groupe de savants et de chercheurs très avancés. Ayant été admis, malgré mon manque d'expérience, j'ai été stupéfait d'être choisi pour le premier exposé, l'interprétation, hérissée de difficultés, du texte grec de Pausanias sur les oeuvres d'art qu'il avait vues au cours de ses voyages. Au terme de cet exposé, qui s'est prolongé pendant quatre semaines, j'ai conclu que certaines thèses contradictoires pouvaient se défendre avec de bons arguments et que le choix ne se faisait pas par les raisons de la Raison mais par une décision dans laquelle intervenait le sentiment de l'interprète. Je croyais proposer une hérésie à cette assemblée de savants austères et m'attendais à une explosion. Au lieu de cela, une discussion animée s'ensuivit. Mon argument avait plu au philosophe Karl Jaspers qui assistait au séminaire. Il m'invita et, pendant le semestre, je fréquentai sa maison.

Or, à cette époque, un homme richissime avait conçu l'idée d'aider l'Allemagne à surmonter les effets psychologiques de la défaite en préparant la formation d'une équipe de leaders (*Führerschicht*), une élite de 200 étudiants choisis dans les universités allemandes et qui vivraient à ses frais dans un hôtel imposant au bord de la Mer Baltique, aux confins de la ville universitaire de Kiel. Il avait confié à Jaspers le choix pour Heidelberg. Celui-ci me proposa et, étant donné les immenses difficultés matérielles causées par l'inflation de l'hiver 23-24 — le prix d'un pain passait de 20 millions le matin à 40 l'après-midi — j'acceptais l'offre et me trouvais, quelques mois plus tard, à Kiel avec mes compagnons venus de tous les côtés du pays.

J'ai eu le bonheur de devenir l'assistant de Ferdinand Tönnies alors septuagénaire, l'un des fondateurs de la sociologie allemande, lui qui, encore jeune homme, avait découvert, lors de sa première visite à Londres, des oeuvres inconnues de Hobbes et qui me racontait sa visite à Engels, lors d'un autre séjour. Tönnies était l'auteur du fameux traité, *Gemeinschaft und Gesellschaft* (*Communauté et Société*) où il opposait la communauté

structurée par des liens organiques et dans laquelle chacun a sa place naturelle à la société moderne régie par des lois et des contrats, traité qui avait inspiré le mouvement de jeunesse hostile à la vie urbaine sans âme.

Malgré les attractions de Kiel, je suis retourné à Heidelberg pour reprendre mes études de philosophie. Deux tendances divisaient la ville.

D'un côté, sur la rive droite de la rivière, siégeait Heinrich Rickert, à la grande barbe soignée, vénérable chef de l'école sud-ouest-allemande kantienne, auteur d'oeuvres fameuses, notamment du traité sur *Les limites de la formation des concepts des sciences naturelles* dans lequel il voulait sauvegarder l'autonomie des sciences humaines menacée par les prétentions des sciences dites exactes. Il était également l'auteur de deux livres fondamentaux, *Sciences de la culture et sciences de la nature* et *La philosophie des valeurs* dans lequel il établissait la différence entre le monde des valeurs et le monde du réel, différence surmontée par l'acte du sujet valorisant, tâchant ainsi de réconcilier l'objectivité des valeurs et la subjectivité des actes valorisants. Il était l'un des derniers auteurs d'un système universel de philosophie dont le schématisme permettait qu'il soit condensé, pour la compréhension immédiate du lecteur, dans des diagrammes reproduits sur des feuilles, plusieurs fois repliées sur elles-mêmes, placées à la fin de l'ouvrage. Il avait été à un certain moment le maître du jeune Heidegger. Au moment où j'étudiais à Heidelberg, il était considéré comme un demi-dieu par une foule de chercheurs venant chaque année du Japon et d'autres pays.

Depuis plusieurs années, il était engagé dans une polémique contre les tendances nouvelles du jour qu'il nommait avec mépris « philosophie de la vie » (*Lebensphilosophie*), ce qui, un peu plus tard, devint « philosophie de l'existence ». Ses attaques visaient en premier lieu Karl Jaspers. Ce philosophe, auteur de *La Psychopathologie générale*, de *La psychologie des conceptions du monde*, de *La situation spirituelle de notre époque* et des trois volumes de *Philosophie*, vivait de l'autre côté de la rivière.

Là règne un esprit différent: la philosophie engage l'homme entier, elle est cet engagement même, un engagement envers la vérité, un engagement libre et absolu de l'existence. Jaspers indique que c'est à Kierkegaard qu'il doit le concept d'existence auquel il donne de nouvelles significations et qui devient central pour sa philosophie, longtemps avant qu'il devienne populaire



en France. Illumination de l'existence, « *Existenzerhellung* », était un terme familier à tous ses auditeurs. C'est par ses décisions que l'homme s'engage et qu'il actualise son existence et ce n'est que dans des « situations-limites » qu'il prend conscience de son être. L'être humain, dit-il, ne se trouve lui-même qu'avec un autre être et jamais par le seul savoir. De là l'importance attachée à la « *Kommunikation* », terme qui, loin de désigner, comme dans le langage courant, l'information, reçoit chez lui le sens de communication existentielle, engagement absolu.

La science est une condition nécessaire de tout effort philosophique. Avec Kant, Jaspers souligne qu'elle donne des normes d'évidence dont la philosophie doit tenir compte, mais il insiste que l'essence de la philosophie ne peut jamais être réduite à la clarté de la raison. Il parle de la transcendance qui surpasse toute pensée rationnelle; l'échec de la raison est un des « chiffres » qu'il faut savoir lire, un des signes qui manifestent la transcendance. Par conséquent, quand Jaspers parle du tout absolu, de l'englobant non englobé, il ne se hasarde pas à le comprendre dans le concept et à l'expliquer rationnellement. Au contraire, « la prétention de la connaissance philosophique totale est une prétention totalitaire dans le sens péjoratif du mot ».

Cette pensée de Jaspers, que j'ai présentée de façon abrégée et nécessairement imparfaite, me fascinait comme elle captivait les deux étudiantes brillantes qui suivaient ses cours de mon temps: Hannah Arendt et Jeanne Hersch, la plus profonde et, plus tard, sa meilleure interprète. À la différence de celles-ci, je commençais, à l'âge de 19 ans, à adopter une attitude de plus en plus critique, laquelle tout en m'inspirant le respect pour la noble direction de la pensée de Jaspers, ne me permettait pas de la suivre.

Entretemps, j'avais accepté une invitation d'Ernst Cassirer, l'auteur de la grande *Histoire du problème de la connaissance* ainsi que de *La philosophie des formes symboliques* et je me rendis à Hambourg où j'étais proche de ce grand maître. Il me présenta à Aby Warburg, le fondateur de la bibliothèque portant son nom, un homme de génie dont l'influence se fait encore sentir à l'heure actuelle dans l'histoire de l'art aussi bien que dans d'autres domaines de l'histoire des idées et des symboles.

De retour à Heidelberg, j'ai terminé le doctorat en 1928 et je suis devenu *Privatdozent* en 1931 avec toute la liberté académique que ce titre conférait. Les thèses que j'avais proposées dans

les leçons que j'ai faites devant la Faculté avant d'être accepté et qui traitaient du caractère philosophique de l'histoire et du développement de la notion de liberté s'écartaient de la pensée des deux maîtres régnants, Rickert et Jaspers. Je dois noter que, malgré cela, ils ne se sont pas opposés à ma nomination.

Le tableau de Heidelberg serait incomplet si je ne mentionnais pas le plus grand historien de la littérature allemande, Friedrich Gundolf, l'auteur d'œuvres monumentales sur Goethe, sur Shakespeare et l'esprit allemand, sur les Romantiques, homme d'une culture universelle qui m'honorait de son amitié et que j'ai vu presque chaque soir pendant l'année qui précéda sa mort. Il avait été proche de Stefan George, lui aussi souvent à Heidelberg, le poète qui, selon le mot de Charles Du Bos, a dominé la poésie européenne de notre temps, le maître dont le style précis et lapidaire avait imposé une nouvelle rigueur à la lyrique allemande.

C'était des années où la poésie régnait à Heidelberg. Il est difficile d'évoquer leur éclat et leur beauté, en dépit des signes menaçants qui se dessinaient à l'horizon.

Ces signes étaient visibles, pourtant, et dans divers domaines. Ils se manifestaient dans des publications concernant l'éducation et l'enseignement supérieur. Si dans *Die Idee der Universität* (*L'idée de l'université*), paru en 1923, Jaspers s'était fait l'écho d'une longue tradition en caractérisant l'université comme la communauté des maîtres et des étudiants engagés dans la quête de la vérité, *Die Idee der politischen Universität* (*L'idée de l'université politique*), écrit en 1932 et publié quelques mois plus tard par Adolf Rein, professeur et ensuite Recteur de l'Université de Hambourg, adopte un ton bien différent. L'auteur explique que l'université médiévale, basée sur la théologie, et l'université des temps modernes, basée sur la philosophie, devaient être remplacées par l'université politique au service de l'État. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'où il y a politique, il y a danger, car l'essence de la politique est visible dans la possibilité et la nécessité de définir l'ennemi (ici il se sert évidemment de la facile et néfaste formule de Carl Schmitt). « Mais l'université humaniste avait également son danger qui était la liberté, comme l'université théologique le dogme ».

Si la science divine cherche le salut, si la science de la philosophie aspire à l'harmonie, la science émanant du principe politique veut la lutte; elle est héroïque. Et il conclut en exhortant ses lecteurs: « Ne méconnaissons pas les exigences de l'heure:

il faut lier l'esprit et la politique, les faire se fondre en un pour que les Allemands aient de nouveau quelque chose de décisif à dire au monde ». Dans cette conception, l'Université telle qu'on la connaissait n'avait plus de place.

À Heidelberg, les signes funestes trouvaient leur expression dramatique dans la personne de Philipp Lenard, le fameux professeur de physique qui avait reçu le prix Nobel en 1905 pour son travail fondamental sur les rayons cathodiques. Devenu extrêmement nationaliste, il cherchait à prouver que toute la physique anglaise avait été volée aux Allemands. violemment anti-sémite, il provoquait les autorités du temps par des prises de position outrées. Ainsi, il refusa de suspendre les cours après l'assassinat du Ministre des Affaires étrangères, Rathenau, en 1922, parce qu'il ne voulait pas « interrompre ses cours pour un Juif mort ».

Lorsque plus tard, après mon départ d'Allemagne, j'ai rencontré Einstein à Londres, je lui ai montré un article vitriolique et contenant des insultes à son égard, que Lenard venait de publier. Je n'ai pas oublié la façon dont Einstein se contenta de répondre à ces injures: « Lenard a accompli de grandes choses », dit-il simplement.

Lenard était le grand maître de la physique expérimentale et pouvait revendiquer une partie importante de la découverte des rayons x. D'autre part, il abhorrait la mathématisation croissante de la physique théorique et, encore plus, la théorie einsteinienne de la relativité ainsi que la physique atomique.

Projetons-nous quelques dix ans plus tard, au milieu de la guerre mondiale. Un des principaux soucis des services secrets alliés était de découvrir la nature de l'arme secrète annoncée par la propagande allemande pour remonter le moral de la population après la débâcle de Stalingrad. Était-ce l'emploi de l'énergie nucléaire? On y avait travaillé dans les centres allemands avant la guerre. En septembre 33, lors d'une rencontre à Londres avec Leo Szilard, j'appris une nouvelle qui me fit une telle impression que je la notai dans mon carnet. Il était alors assistant au Kaiser-Wilhelm-Institut à Berlin et avait pris la fuite, craignant qu'on ne le laisse plus partir à cause de ses travaux.

Il me dit qu'il travaillait à un projet, lequel, s'il réussissait, donnerait au gouvernement qui parviendrait à exploiter pleinement la possibilité de l'énergie nucléaire, une puissance telle qu'aucun autre ne pourrait lui résister. Était-il la proie d'une illusion?

Au cours de la conversation, je me rendis compte que ce savant n'avait pas seulement la vision de possibilités angoissantes mais que ses propos étaient fondés sur un raisonnement impressionnant. J'en conclus qu'il allait consacrer sa vie à la poursuite de ce projet.

Plus tard, pendant la guerre, nous savions que les meilleurs physiciens allemands travaillaient de façon intense pour passer de la théorie à la pratique. Cependant, malgré l'urgence, ils ne parvenaient pas à obtenir les crédits considérables, indispensables à ce genre de recherches. Comment expliquer que, dans le pays où ces recherches étaient poursuivies depuis longtemps et par des physiciens de renom, elles n'aient pas été soutenues par le gouvernement avec le maximum de vigueur? C'était une énigme. La réponse est simple: Hitler n'en voulait pas! Et pour quelle raison? L'histoire mondiale rejoint ici, de façon inattendue, la petite histoire de Heidelberg qui est notre point de départ. Hitler était convaincu que, par la physique nucléaire et la théorie de la relativité, les Juifs exerçaient une influence destructive. Les *Mémoires* de son ministre de l'armement, Albert Speer, nous apprennent qu'Hitler admirait le Professeur Lenard avec qui il avait des rapports suivis et que c'est Lenard qui lui avait communiqué sa méfiance farouche à l'égard de l'énergie nucléaire.

Si l'influence de l'individu dans l'histoire avait encore besoin d'être démontrée à ceux qui ne croient qu'aux grands courants historiques, l'histoire de la bombe atomique serait un argument frappant. D'un côté l'échec des tentatives allemandes, de l'autre, le succès des alliés. Le même Leo Szilard, que j'avais rencontré en 1933, se rend aux États-Unis en 1938 immédiatement après avoir appris la réussite de la fission nucléaire et, le 2 décembre 1942, produit, avec Fermi, la première réaction en chaîne. Immédiatement après, il insiste auprès d'Einstein pour qu'il écrive au Président Roosevelt la fameuse lettre qui conduisit au Projet Manhattan et à la fabrication de la bombe atomique.

Retournons à Heidelberg. En janvier 1933, la République de Weimar prit fin. Hitler fut installé comme Chancelier du Reich, c'est-à-dire, ministre en chef. Tous les appareils de la propagande étaient désormais aux mains du parti.

Le 5 mars, eurent lieu les dernières élections générales relativement libres. Ce matin-là, j'ai rencontré sur le vieux pont qui enjambe le Neckar, le Dr. August Faust, l'un des plus anciens *Privatdozenten* de l'Université et l'auteur d'une

excellente monographie sur le concept de la possibilité. Ses convictions démocratiques étaient connues de tous. « J'espère que les partis démocratiques remporteront une victoire décisive », me dit-il.

Tard dans la soirée, alors qu'il était devenu évident que le parti nazi avait obtenu la majorité absolue avec le parti nationaliste, je le rencontrai de nouveau, sur le même pont. « Qui suis-je, moi en tant qu'individu, pour m'opposer à la volonté de tout un peuple? », me demanda-t-il. Il s'était converti au national-socialisme. Il devint rapidement un membre actif du parti et obtint la chaire qu'il convoitait depuis longtemps.

La situation ne tarda pas à s'aggraver. Le 1er avril, tous les magasins appartenant ou soupçonnés d'appartenir à des Juifs furent marqués de l'étoile jaune et gardés par des miliciens armés, en chemises brunes.

Rickert, le Nestor des philosophes, m'invita et me demanda avec bienveillance: « Que pensent nos amis juifs? » À ma réponse: « Ils ont honte », il se méprit et murmura: « Ils n'ont pas à avoir honte ». Je le détrompai: « Ils n'ont pas honte d'eux-mêmes. Ils ont honte que toutes ces mesures aient été prises sans que l'élite allemande, sans qu'aucun des chefs spirituels, ne prononce une parole d'admonition modérée! »

Se sentant touché, il s'écria, avec agitation: « Quelle aurait été l'utilité d'une telle admonition? »

Alors, je lui ai dit: « Nous avons appris dans vos cours et lu dans vos livres, M. le Professeur, que le postulat selon lequel il faut faire une chose pour sa valeur intrinsèque, et non pour son utilité, est caractéristique de la philosophie allemande, à la différence du rationalisme français, de l'utilitarisme anglais et du pragmatisme américain. Dans cette situation critique, est-ce la question de l'utilité qui doit être décisive pour l'action? »

Cet épisode est un exemple de l'abîme qui séparait, chez la plupart des enseignants, les idéaux proclamés dans les cours et les écrits de la réalité de la conduite personnelle qui, elle, demandait du courage. En théorie on avait exalté l'autonomie de l'individu et sa liberté. En pratique, ce fut la volonté du détenteur du pouvoir qui domina la conduite et même, dans certains cas notoires, les convictions.

C'est ainsi que Rickert qui s'était fait toute sa vie le héraut du message kantien d'une éthique autonome écrivit, un an après notre conversation, dans son dernier livre, *Probleme der*

*Philosophie*: « Si la conception de la vie personnelle (d'un allemand) ne concorde pas avec les exigences de l'heure et qu'il trouve son centre de gravité dans des valeurs culturelles autres que dans l'État national, il lui faut adapter son opinion sur le sens de la vie actuelle à la situation historique ».

Comment expliquer ce manque surprenant de résistance d'une élite intellectuelle? On ne peut le comprendre sans tenir compte du rôle que jouait la notion de l'État. À la différence de toutes les nations occidentales dans lesquelles l'État est considéré comme un *moyen* indispensable de la vie sociale, l'État était, pour la plupart des Allemands, une entité autonome, objet de respect et même de révérence. Il y entre la tradition luthérienne qui s'appuie sur le mot de l'Évangile: « Rends à César ce qui est à César ». Ce n'est donc, concluait-on, qu'en ce qui touche à son for intérieur, à son rapport à Dieu, que l'homme est exempt des ordres de l'État; mais en tout ce qui concerne sa vie de citoyen, il lui doit une obéissance totale. Tant que la foi religieuse n'était pas affectée, il fallait accepter les ordres du régime.

Les conséquences du manque de courage se montraient dans l'attitude de certains savants de renom tels que Eduard Spranger, auteur de beaux livres sur l'idée d'humanité et sur Wilhelm von Humboldt. Au début, il avait fait savoir qu'il n'était pas en faveur des déclarations outrancières de l'organisation des étudiants. Quelques années plus tard, il va en mission officielle au Japon impérial pour démontrer la profonde affinité spirituelle entre ce pays et l'Allemagne. Il est un de ceux qui portent la honte de la trahison des clercs.

L'inscription à l'entrée de l'Université, suggérée jadis par mon ami Gundolf: « À l'esprit vivant », fut supprimée pour être remplacée par « À l'esprit allemand ». C'est en croyant servir cet esprit que, dans les années suivantes, la grande majorité des enseignants se sont pliés sans protester aux ordres du régime.

Tandis que beaucoup, tout en obéissant, se sentaient mal à l'aise et déploraient la perte de la liberté académique, ce credo des universités allemandes, le cas du plus célèbre parmi les philosophes, Martin Heidegger, fut différent. Depuis la parution d'*Être et temps*, j'avais suivi son oeuvre dans laquelle, avec une véhémence sans égale, il produisait des pensées intéressantes et originales visant à bouleverser les fondements mêmes de la tradition moderne. J'étais présent, en 1929, lorsqu'il

prononça son fameux discours: « Qu'est-ce que la métaphysique? ». Je fus frappé par le mélange de vraie et d'apparente profondeur, par le langage qui se dérobe à toute bonne logique et par l'insouciance avec laquelle, à la fin du discours, il faisait violence au texte grec du *Phèdre* de Platon pour étayer sa thèse sur « philosophie et existence ».

Je ne fus pas surpris d'apprendre que, peu après la prise du pouvoir par Hitler, il était devenu Recteur de l'Université de Fribourg et avait annoncé son entrée officielle au parti. Comme tel, il avait souligné qu'il fallait gagner les intellectuels aux nouveaux objectifs politiques. La constitution de l'université allemande prévoyait que les professeurs de chaque faculté élaient leur doyen. Une des premières mesures de Heidegger fut de décréter que, désormais, les doyens ne seraient plus élus mais nommés par le recteur. Cette décision portait une grave atteinte à l'autonomie universitaire.

Dans le même esprit, il affirma, dans son discours inaugural sur le caractère de l'université allemande, que la liberté académique, tant chantée, devait être bannie des universités.

La notion de la liberté de l'étudiant devait être réduite à sa vérité qui se traduisait par trois obligations: le service du travail, le service des armes et le service du savoir.

En juin 1933, il fit un grand discours aux professeurs et aux étudiants de l'université de Heidelberg sur l'université dans l'esprit du national-socialisme qui ne devait pas être étouffé par des idées chrétiennes et humanistes susceptibles de miner sa force originale.

Les buts mêmes de l'université: la transmission méthodique du savoir, son enrichissement progressif, son examen critique et sa constante remise en question, étaient radicalement niés.

Heidegger avait constaté que plusieurs membres de la direction de l'Union des universités allemandes voulaient freiner les réformes projetées. On a retrouvé, il y a quelques années, le télégramme qu'il adressa à Hitler pour lui demander de ne pas recevoir ces dirigeants avant que l'uniformisation, « particulièrement nécessaire en ce cas », ne soit accomplie. Dans un de ses décrets, pris en tant que recteur, il adopte les lois raciales du parti selon lesquelles sont considérés comme juifs tous les étudiants d'origine non-aryenne, c'est-à-dire également des étudiants chrétiens dont un parent seulement et deux grands-parents étaient d'origine arienne et cela même si les pères avaient combattu pour l'Allemagne et ses alliés.

Le même jour, il adresse un appel aux étudiants déclarant que la révolution national-socialiste effectuait un bouleversement total de l'existence allemande. Il ajoute: « Votre existence ne doit pas être régie par des dogmes et des idées, mais le Führer lui-même *est* la réalité allemande et sa loi, maintenant et toujours ». Il demanda aux nouveaux étudiants de prêter le serment d'obéissance absolue à Hitler.

Depuis Platon et Aristote, la notion de l'être a été une des questions principales de la philosophie. Les réponses que cette question a reçues au cours des siècles sont nombreuses et variées mais, jamais auparavant, le réel n'avait été identifié au détenteur du pouvoir, jamais la question de la nature de l'être n'avait été mise en rapport avec la volonté d'un homme, jamais une pensée philosophique n'avait été à ce point prostituée.

On a essayé longtemps en France, où Heidegger compte de fervents disciples, de mettre tous ces faits sur le compte d'une aberration temporaire. Cela montre qu'on n'a rien compris. Comme je le tiens de Karl Löwith, Heidegger lui-même lui avait confirmé, lors de leur rencontre à Rome en 1936, que son adhésion au parti, maintenue jusqu'à la débâcle finale, découlait de sa propre philosophie, en particulier de sa conception de la « *Geschichtlichkeit* », de l'historicité de l'homme. Et, en ceci, il ne se trompe pas. Selon Heidegger, c'est l'être qui se dévoile dans le temps, dans le moment historique, en ce cas dans l'avènement et le triomphe du National-socialisme. Est-il besoin de dire que la vision de l'être est déterminée par ce que l'homme Heidegger considère comme la situation historique?

Faut-il souligner le relativisme foncier de cette pensée qui permet de justifier le pouvoir du jour au point de prêcher les vertus du « *Volkstum* » et de l'enracinement dans le sol?

Il est d'autant plus important de relever que la pensée de Heidegger se détache nettement de la grande tradition allemande, représentée par Lessing, par Kant, par Goethe, la tradition de l'idée d'humanité, supprimée, avec des conséquences néfastes, par le régime auquel il adhérait.

L'historien futur sera sans doute obligé d'expliquer comment une telle philosophie a pu exercer une influence profonde dans les pays de langue latine. N'y verra-t-il pas, dans la soumission à un penseur selon lequel la philosophie ne parle que grec ou allemand l'abandon des grandes traditions du passé et un signe de faiblesse de tant d'auteurs d'après-guerre? Il constatera avec satisfaction que, comme pour la jeune génération



en Allemagne, en France et ailleurs, la sobriété de l'esprit critique a de nouveau gain de cause dans les discussions philosophiques.

À la différence de ceux qui croyaient que les choses finiraient par se calmer, je ne doutais nullement que la situation continuerait à se détériorer et que le régime serait durable. Il m'a paru impératif de sauver cette institution extraordinaire qu'était la Bibliothèque d'Aby Warburg. Je me suis rendu à Hambourg, le lendemain du boycott des magasins juifs, pour convaincre son directeur ainsi que la famille Warburg de transférer les livres à l'étranger. Grâce à une action immédiate, la Bibliothèque a pu être accueillie à Londres où elle est maintenant devenue le fameux Warburg Institute qui fait partie de l'Université de Londres.

Mon propre sort, si je puis en parler, a été influencé par un concours de circonstances bizarres. Au cours de mes études sur les origines de la philosophie allemande, j'avais reconnu l'importance décisive de Maître Eckhart, le représentant le plus éminent de la mystique allemande. En effet, le vocabulaire et la manière de former les termes abstraits qui caractérisent le langage technique allemand lui doivent beaucoup. Pourquoi ce maître dominicain, un des successeurs de St. Thomas à la chaire de théologie à Paris, crut-il nécessaire d'écrire en langue vulgaire plutôt qu'en latin? Ici nous avons un exemple inattendu du rôle des femmes dans la formation du vocabulaire philosophique. Il avait été interdit pendant longtemps à l'ordre des Dominicains de s'occuper des femmes, mais la prolifération en Rhénanie à la fin du 13<sup>e</sup> siècle, de couvents de femmes de bonnes maisons qui, laissées à elles-mêmes, nourrissaient des opinions dangereuses, fit lever l'interdiction. Le soin des âmes des religieuses incombait désormais à l'ordre le plus érudit, celui des Dominicains. Comme les femmes ne savaient pas le latin, les maîtres se trouvèrent obligés de transmettre, dans une langue sans vocabulaire théologique ni philosophique, le contenu de la bonne doctrine. De là, la nécessité d'adapter cette langue à l'esprit de la tradition scolastique.

D'autre part, les écrits allemands de Maître Eckhart étaient largement diffusés et eurent une grande influence. Souvent ils furent mal compris et ont donné lieu, au cours du quatorzième siècle, à de graves hérésies chez les Frères du Libre Esprit qui en ont tiré leur doctrine de l'Homme-Dieu.

Tous les historiens de la philosophie reconnaissaient l'importance d'Eckhart et certains le désignaient comme le père de la philosophie allemande, mais l'interprétaient de façons fort diverses et souvent arbitraires. J'ai constaté que cet état de choses provenait du fait que les grands traités *latins* du maître étaient restés inédits.

L'Académie de Heidelberg se laissa convaincre que l'édition était indispensable à la connaissance du développement historique de la philosophie et me chargea de la direction de cette édition.

Mais, entretemps, avec l'avènement du régime nazi, tout ce qui touchait à Maître Eckhart était devenu une question politique de premier ordre car, dans l'oeuvre qui contenait l'idéologie officielle du parti, *Le mythe du XXe siècle* d'Alfred Rosenberg, Eckhart était présenté comme le nouvel homme germanique, l'homme né de nouveau dans lequel l'âme nordique a pris pour la première fois conscience d'elle-même. Il était donc l'incarnation de l'esprit germanique, le créateur de la nouvelle religion arienne.

On savait que j'avais relevé les liens qui rattachaient Eckhart à la philosophie arabe et juive, Maïmonide en particulier. Pour ne pas embarrasser l'Académie, je rendis mon mandat, mais, peu après, l'Institut central de l'ordre des Dominicains à Rome me demanda d'entreprendre l'édition pour son compte. À Berlin, on avait entretemps décidé de publier les oeuvres d'Eckhart sous les auspices du nouveau gouvernement. Lorsqu'on apprit que j'avais consenti à coopérer avec les Dominicains, on a fait pression sur moi pour me faire abandonner le projet en m'offrant certaines concessions. J'ai répondu que la science n'était pas un objet de marchandage et que je ne romprais pas mes engagements vis-à-vis des Dominicains. Dès ce moment, ma situation devint précaire. D'autant plus qu'un autre élément intervenait.

Un questionnaire portant notamment sur les ancêtres avait été envoyé par les autorités nazies à tous les membres de l'Université. Ma réponse a été retrouvée récemment par une historienne dans les archives de l'Université et publiée à Heidelberg. Dans cette lettre, je déclarais que ce questionnaire était incompatible avec les exigences de la pensée scientifique qu'il était de mon devoir, en tant que *Dozent* de l'Université, de respecter et de faire connaître.

Le chef de l'organe d'uniformisation s'empara de ce défi manifeste pour demander des mesures immédiates contre ma personne. Grâce à des circonstances qu'il serait trop long de

résumer ici, la punition a été suspendue le temps nécessaire pour que je réussisse à m'échapper.

Mais j'ai trouvé un ordre du gouvernement m'interdisant *sans préavis* l'entrée de mon bureau. C'est ainsi que j'ai perdu tous mes papiers, le fruit de 7 ans de travail. Ils ont été utilisés ensuite par d'autres.

J'ai reçu de plusieurs sources des mises en garde qu'un attentat était projeté et qu'on me conseillait de partir le plus vite possible.

Je me suis rendu à temps dans un endroit où on ne me cherchait pas, le village où Nicolas de Cues était né et où se trouvaient ses manuscrits.

Pour sortir d'Allemagne, il fallait trouver un moyen. Il fallait payer d'audace. J'ai demandé un passeport diplomatique pour les livres dont j'aurais besoin pour des recherches importantes à l'étranger. À ce moment, heureusement, le ministère n'était pas encore entièrement entre les mains du parti et je l'ai obtenu. En août 1933, j'étais à Londres, préférant l'Angleterre, malgré le fait que je ne parlais pas l'anglais, à la France où j'étais né et où Étienne Gilson et Alexandre Koyré m'offraient leur aide. Je ne sentais pas la France déterminée à lutter contre le péril nazi.

Dès mon arrivée, j'ai été collaborateur de la Bibliothèque Warburg dans les premières années de son installation en Angleterre. J'ai été invité d'abord au King's College de l'Université de Londres, ensuite à Oriel College à Oxford où j'ai enseigné à partir de 1936. Mais je considérais comme bien plus important que ces travaux académiques le devoir de mettre en garde contre le péril nazi et de faire mon possible pour demander aux hommes politiques d'être préparés pour la guerre qui me paraissait une certitude.

Mon propre travail de guerre est une autre histoire. Suffit-il de dire qu'après l'armistice, j'étais en mission pour examiner la situation des universités allemandes. Je ne fus pas surpris de la triste situation qui se présentait. Quant au côté humain, en face de tant de lâcheté, il convient d'autant plus de rendre hommage à ceux — ils ne sont pas nombreux — qui ont résisté. Certains ont volontairement choisi l'exil; d'autres, convaincus que toute manifestation d'opposition serait vaine et dangereuse, ont souffert en silence. De jeunes étudiants ont osé désavouer le régime et demander à leurs compagnons de ne pas obéir

aux décrets du Parti. Un grand nombre d'entre eux ont payé de leur vie. Ceux qui appartenaient au groupe de la Rose Blanche et qui ont pu survivre aux persécutions ont tenu récemment une réunion à l'invitation de l'Université de Hambourg et à laquelle je viens de prendre part.

Honneur à tous ceux qui ont résisté, en face des plus grandes difficultés. C'est grâce à eux et à tous ceux qui ne se sont pas pliés, que l'université allemande a pu renouer avec son ancienne tradition. La magie d'antan peut s'être estompée, mais l'université allemande est de nouveau une force au service de l'idée d'humanité.

*Département de philosophie  
Université McGill  
Fellow de Wolfson College, Oxford*